

LETTRE OUVERTE DE JEAN-PIERRE LLEDO À AZIZ MOUATS

(En réponse à son point de vue publié dans *Le Soir d'Algérie* du 31 janvier 2008)

Une vérité qui fait mal est préférable à un mensonge qui réjouit*

«Pour comprendre ce qui nous arrive aujourd'hui, il faut relire de façon critique l'histoire et ce que nous avons fait hier.»
Mohamed Harbi. (Colloque Oran, 31 janvier 2008)

Mon cher Aziz,

Voilà une semaine que je remets au lendemain ma réponse à ton texte fleuve. Pour que ma colère, puis ma tristesse s'amenaisent ? Pour comprendre ce qui a bien pu te pousser à écrire publiquement le contraire de ce que tu me disais jusque-là ? Ou tout simplement pour faire le deuil d'une amitié qui résiste ?

T'aurais-je même répondu si, au milieu de ce bel échange spontané entre Benchicou («Comment l'auteur a-t-il pu convaincre ses «acteurs» de se prêter à un tel simulacre ?

En leur cachant qu'ils allaient prendre part à une apologie déguisée du colonialisme.») et la ministre de la Culture («Nous visionnerons ce film de trois heures en présence de personnes interviewées et d'acteurs de la Révolution»), ton texte ne s'était intercalé, sans doute par un sacré hasard, où toi, le premier des trois personnages principaux du film, venais justement accuser l'auteur d'avoir «trahi le contrat moral qui le liait aux témoins... et de n'avoir retenu que les passages qui le confortent...» ?!

Tu te prononces certes sans équivoque pour la diffusion de ce film. Et tu vas même jusqu'à reconnaître que «le film a le mérite de raviver notre histoire récente... et de porter sur la place publique un débat autour des préjugés, voire des tabous jusque-là éludés...». Mais que valent ces émoulinants après de telles accusations ? Huit mois pour m'asséner cela ! Par la presse nationale ! Est-ce cela que l'on attend de l'ami que tu te revendiques être et à qui le DVD du film a été remis le 15 juin 2007, jour de l'annulation de l'avant-première à Oran ?

Quand dis-tu vrai ? Aujourd'hui, en écrivant que le montage du film ne correspond pas au tournage ? Ou en juillet, quand «après visionnage du film en famille» tu m'écrivais par mail : «En ce qui concerne la partie Skikda, hormis quelques détails d'importance, le reste est à peu de choses près conforme à l'idée que je m'en faisais durant le tournage. Mais ceci me concerne personnellement...» ?

En décembre, lorsque croyant comme moi que la projection du Ciné-Club Chrysalide, du 11 janvier dernier à Alger serait autorisée, tu me souhaitais «amitiés et surtout bonne chance pour le film le 11 à Alger, ça sera tellement important pour l'histoire.» ? Ou aujourd'hui quand tu confortes,



Jean-Pierre Lledo (à droite) en tournage.

Photo : DR

malgré toi, je l'espère encore, une censure qui commence à balbutier son nom ?

Examinons donc tes graves accusations. Mais avant, puis-je te prier de ne parler que pour toi-même ? Car comme je te l'avais déjà dit, les personnages principaux qui ont vu le film ont tous déclaré publiquement qu'il ne les avait pas trahis.

Notre contrat moral

Précisons d'abord pour le profane, que pour un cinéaste documentariste qui peut tourner 20 ou 30 fois plus que ce qui est retenu au montage, le respect du «contrat moral» consiste à être fidèle à l'orientation énoncée dès le départ, aux faits essentiels concernant l'histoire du personnage principal et surtout à sa problématique.

1 - L'orientation de départ.

Voici ce que disait ma lettre du 3 mars 2006 : «Il ne s'agit pas de faire l'Histoire du 20 Août 1955 de manière «objective» comme un historien. On entre dans la grande Histoire par la «petite» : la tienne. Que je pourrais ainsi résumer : le 23 au matin, ta vie aurait pu basculer dans la haine (répression des Parachutistes), mais le 23 au soir, tu commences à faire l'expérience contraire (arrivée de Roger Balestriéri avec du pain et de l'eau).

Le mouvement de ce film va trouver son énergie dans ce basculement inattendu.» A cette lettre que tu retrouveras facile-

ment dans tes mails, m'as-tu jamais fait la moindre objection ?

Alors en m'accusant aujourd'hui «de cynisme pour avoir mis sur un pied d'égalité... l'acte abject et injustifié de l'armée coloniale... et l'humanisme sans limites de Roger et de Germaine...», as-tu seulement conscience que tu t'accuses toi-même ?! Car lorsque les spectateurs pourront, je l'espère très bientôt, voir ce film aujourd'hui interdit, que découvriront-ils ? Précisément, toi Aziz Mouats, dans la cour de ta maison à Mostaganem, opposant au «déferlement des soldats conduits par Aussaresses en personne»... Roger Balestriéri venu «panser nos blessures...», comme tu le dis encore dans ton texte-ci !

Et quand ton cousin aîné Hamoudi, à tes côtés, face à la caméra, quelques minutes plus loin, rend également un grandiose hommage aux Balestriéri, «jusqu'à ma mort, je ne pourrais l'oublier...», après avoir longuement décrit «la sauvagerie extrême des Parachutistes» réprimant le clan des Mouats, l'accuseras-tu lui aussi de «cynisme» et de vouloir atténuer la barbarie de l'un par l'humanisme de l'autre ? En quoi, d'ailleurs, évoquer l'humanité des Balestriéri serait blanchir l'armée française de ses crimes ? J'avoue ne pas l'avoir encore compris. Ce complexe, nouveau chez toi, dû peut-être à l'agressivité de notre environnement nourri quotidiennement au manichéisme par tous les appareils idéologiques d'Etat, à commencer par l'école, me rappelle les reproches quasi-identiques que beaucoup d'anciens moudjahidines firent à Louisa Ighilahriz (certes pas publiquement !), lorsqu'interviewée par Florence Beaugé du *Monde*, puis dans son propre livre, elle rendit un vibrant hommage au médecin militaire, le Dr Richard qui l'avait soustraite à ses tortionnaires et sauvée sans doute de la mort.

Quoi qu'il en soit, j'ai désormais un doute. Es-tu bien le même homme qui, le 26 octobre 2007, tint à me faire partager sa lettre à Louis Arti, cet artiste dont le père, travailleur à la mine d'El Alia, fut tué le 20 août 1955 par l'ALN, avec une quarantaine d'autres non-musulmans, mineurs, femmes et enfants : «Ensemble, si tu le veux bien, nous ferons un pèlerinage sur les traces de notre enfance ensanguinée. Et surtout mille mercis à J-P Lledo, ce faiseur de miracles ? Qu'un «faiseur de miracles» devienne soudain, en ce 31 janvier 2008, un cynique manipulateur, voilà une métamorphose dont il faudra bien qu'un jour tu nous donnes le secret !

En attendant, sache que tous ceux qui ont pu voir notre film ont trouvé très fort ton témoignage. Qu'il dérange le manichéisme des apparatchiks ou des appar-

étés témoins d'actes de fraternité interethnique, pourquoi devrais-tu en éprouver de la honte ? Pourquoi la faire rejallir sur moi ?
2 - La Problématique.

Là encore, n'est-ce pas toi qui l'énonces clairement dès le début du film, face à la caméra, dans la cour même de ta maison, sans que je t'interrompe une seule fois ? N'est-ce pas toi qui, dans un plan introductif de plus de 4 minutes, ce qui au cinéma est très long, informes que :

- 23 personnes de ta famille prises par les Paras le matin du 23 août 1955, ont disparu à jamais ;

- lors de l'offensive de l'ALN du 20 août 1955 qui coûta la vie à des dizaines d'Européens, dans ton hameau à Béni Malek, pas un seul d'entre eux n'est touché ;

- et ce grâce à ton propre oncle maternel Lyazid, chef local de l'ALN ;

- les Balestriéri prennent sous leur toit les 85 femmes et enfants de votre famille, et ce jusqu'à l'indépendance.

N'est-ce pas toi qui détermine aussi le but du film : «J'espère, à travers ce film, comprendre ce qui s'est passé et dire combien les hommes sont stupides... Alors qu'ils avaient tout pour vivre ensemble, ils ont tout fait pour faire couler un oued de sang entre les deux communautés» ?

Cette quête, je devais le découvrir au fur et à mesure, consistait pour toi essentiellement à prouver que Lyazid avait été victime d'une purge exécutée par ses propres chefs, et ce pour avoir épargné les Européens de Béni Malek. T'ai-je dit une seule fois que ton hypothèse me laissait sceptique ? Ai-je entravé ta quête ? Ne sommes-nous pas allés là où tu voulais ?

- A Béni Malek, dans ta famille, pour qu'il apparaisse bien comme tu l'écris, que «la guerre d'Algérie venait d'éclater sous les frênes séculaires de Sidi Ahmed», (ancêtre des Mouats, marabout protecteur), manière de suggérer que la «famille révolutionnaire» fut bien ingrate vis-à-vis de ses héritiers, après l'indépendance...

- Et à El Alia, pour souligner que, grâce à ton oncle, le même genre de turberie fut évité à Béni Malek.

- A El Hadaïek, pour que tu puisses te confronter à celui qui pour toi est le «donneur» de ton oncle, tombé dans une embuscade qui ressemblait «à un traque-nard, comme en a tant connu la Révolution», pour reprendre tes propos dans le film...

- Enfin au cimetière, où, cherchant la tombe de ton oncle, tu ne trouvas, effondré, que «3 cailloux»...